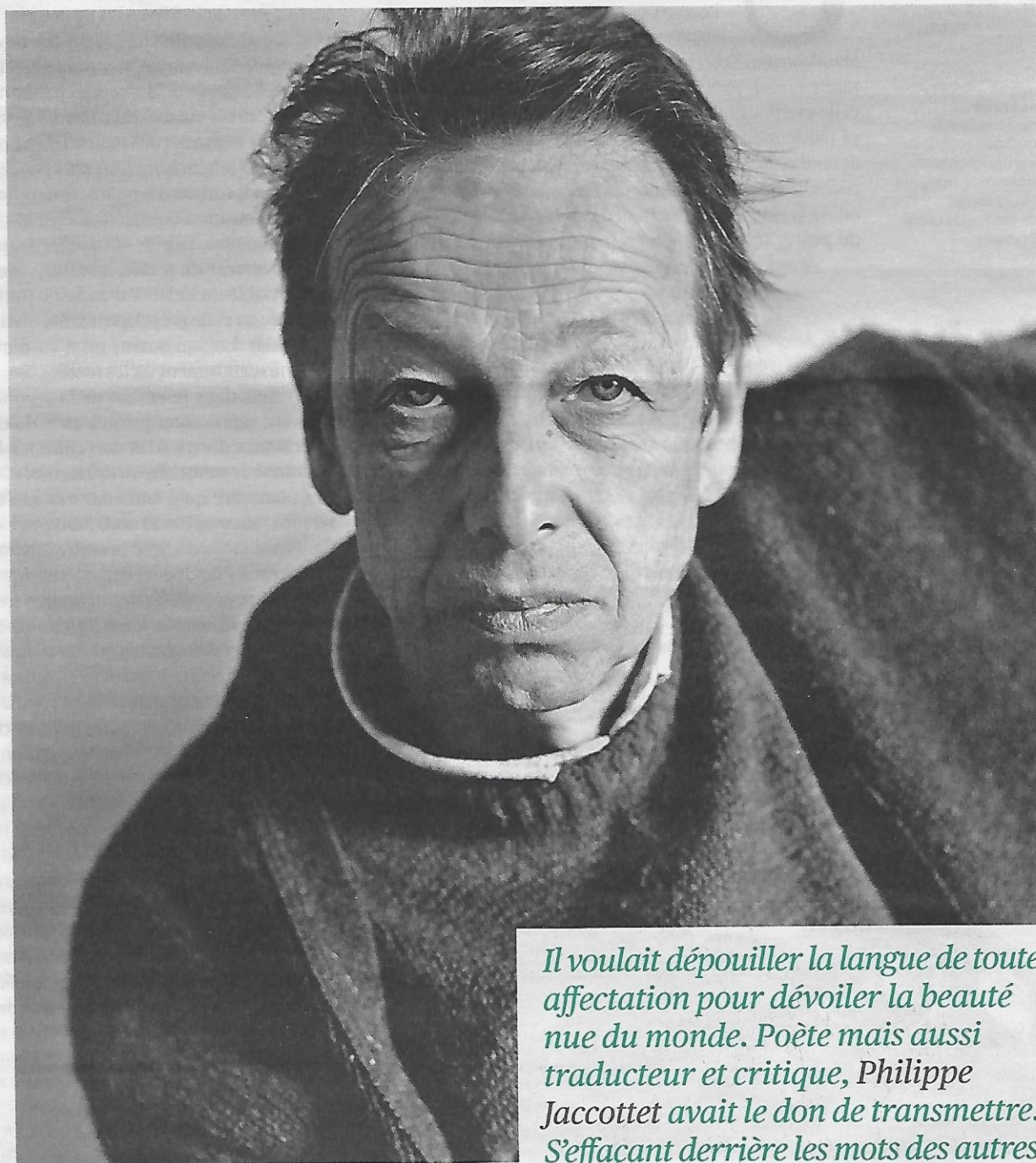


# TOUT SIMPLEMENT POÈTE



*Il voulait dépouiller la langue de toute affectation pour dévoiler la beauté nue du monde. Poète mais aussi traducteur et critique, Philippe Jaccottet avait le don de transmettre. S'effaçant derrière les mots des autres.*



Par Pierre Lepape  
Photo Agnès Bonnot

**P**hilippe Jaccottet se méfiait des poètes qui se prennent pour des mages ou des prophètes. Il flairait une imposture – ou pour le moins une énorme naïveté – dans ces formations artistiques qui proclamaient d'un même élan la victoire de la poésie et l'avènement de la révolution. Il est mort le mercredi 24 février, à l'âge de 95 ans.

Né en 1925, à Moudon, dans le pays de Vaud, Jaccottet pensait à ces artistes surréalistes qu'il avait découverts dans sa jeunesse chez les libraires de Lausanne. Mais il exprimait aussi son refus, après la catastrophe des années 1940, de sombrer dans le nihilisme, l'écriture du désastre, le vertige de l'impuissance et de la mort. S'ils peuvent quelque chose, les poètes peuvent, peut-être, nous aider à réapprendre à vivre et à aimer le monde où nous sommes. Encore faut-il qu'ils s'en donnent les moyens, moraux et artistiques. «*Je puis me tromper, mais il me semble que ceux qui embouchent déjà (ou de nouveau) les trompettes d'or sont pressés et courent le risque de les entendre sonner faux; des instruments plus pauvres sont aussi plus décents près des morts, peut-être.*» Chez Jaccottet, «*je puis me tromper, mais...*» et «*peut-être*» ne sont pas des artifices de style, mais les marques d'une indispensable modestie. Le temps des manifestes et des proclamations est clos. Commence celui d'une prudente réconciliation.

Parmi ces instruments modestes, Jaccottet plaçait l'amitié, la circulation des textes, la discussion en commun, l'effacement de la singularité du poète dans la complicité et la rigueur du groupe. Jaccottet n'avait que 16 ans et commençait à peine à écrire lorsqu'il a rencontré, en 1941, le poète et photographe Gustave Roud. L'homme, proche de Ramuz et figure de proue de la poésie suisse, se lie avec le jeune homme et l'initie au romantisme allemand, notamment à Novalis et à Hölderlin. Il lui fait aussi connaître un autre pivot de la vie culturelle suisse, l'éditeur et mécène Henry-Louis Mermod qui publiera ses premiers livres – *Élégie* en 1943, et *Les Iris* en 1945 –, lui ouvrira ses revues et lui confiera des traductions.

Discret, en retrait, Jaccottet ne cultive pas la pose du poète solitaire fuyant la présence de ses semblables. La distance salutaire n'est pas l'isolement, ni l'orgueilleuse certitude de son originalité. L'écrivain, à Lausanne, à Paris, puis à partir de 1953, dans ce «*lieu avant tous les autres*» qu'il découvrit à Grignan, n'a jamais cessé de risquer sa parole au voisinage de la parole des autres. Voisinages d'amitiés, avec Francis Ponge, Yves Bonnefoy, André du Bouchet, Jacques Dupin, Henri Thomas ou André Dhôtel. Voisinages critiques à travers les centaines d'articles que Jaccottet consacra,

dans *La Nouvelle Revue de Lausanne*, puis dans *La Nouvelle Revue Française*, à ses confrères les poètes, francophones, allemands ou italiens. L'expérience critique de l'écrivain fait partie de l'expérience poétique. Chaque rencontre, chaque confrontation avec une autre voix, une autre poétique, aident Jaccottet à trouver sa propre voix, non dans l'affirmation éclatante de son verbe, mais, au contraire, comme il le répète, en baissant le ton. Baisser le ton, c'est essayer de débarrasser la poésie du prestige et de l'illusion des mots. À partir de son recueil *L'Effraie* (1953), il soumet la poésie à une cure de simplicité et de vérité. «*Que l'effacement soit ma façon de resplendir*», écrit-il. Il se méfie du vers et ses séductions, de l'éloquence et ses tromperies, des images et leurs beaux mensonges, de la musique et ses sortilèges. Il cherche les secrets d'une poésie si simple, si transparente, si rigoureusement éclairée qu'elle ne s'interpose plus entre les lecteurs et la beauté du monde qu'elle présente.

«*J'aurais voulu parler sans images, simplement pousser la porte...*», «*L'image cache le réel, distrait le regard*» : les armes poétiques de Jaccottet se nomment rigueur, concision, doute, allègement, équilibre, détachement de soi. Ses thèmes de prédilection sont les émotions les plus élémentaires de la vie quotidienne, la nature qui l'entoure, la merveille des paysages de Grignan, la présence des disparus, les joies simples qui donnent le sentiment de tenir la mort à distance. Un amour grave et inquiet de la vie qu'il aimerait approcher au plus juste. Une sagesse qui avait conscience de sa fragilité. Après *L'Effraie*, *La Semaïson* regroupe en trois volumes ses carnets poétiques depuis 1954, l'ensemble constitué par *Leçons*, *Chants d'en bas* et *À la lumière d'hiver* (1984). Jaccottet ne cesse de réévaluer son œuvre, supprimant les poèmes de jeunesse, sélectionnant et corrigeant ses textes pour des anthologies, les mêlant aux textes des autres.

La traduction est aussi une discipline littéraire de l'accueil et de l'effacement, une manière de se glisser dans la langue de l'autre pour la transmettre dans sa langue. De Ronsard à Baudelaire et de Nerval à Bonnefoy et à Celan, la poésie française s'est toujours nourrie de sèves étrangères. Les traductions de Jaccottet, qu'il s'agisse de livres et d'auteurs allemands ou italiens, ou même de *L'Odyssée* d'Homère, sont des épisodes majeurs de son aventure poétique. Il a commencé dès 1947, avec *La Mort à Venise* de Thomas Mann, devenu un classique de la transposition en français. Il a continué à Lausanne à traduire pour les collections éditées par Mermod : Goethe, Rilke, Leopardi, Hölderlin. En 1973, Jaccottet publiait sous le titre *Vied d'un homme*, l'ensemble des traductions qu'il avait faites du poète italien Ungaretti. Il publiait aussi la correspondance que les deux hommes avaient entretenue au sujet de ces traductions : dialogue fascinant entre le vieux poète italien et son interprète, rencontré en 1946, où les deux hommes se confrontent, vers après vers, sur le mot juste. Et, au bout de cet échange serré, l'hommage d'Ungaretti affirmant d'un de ses recueils que son ami venait de traduire : «*Je crois qu'il est meilleur en français qu'en italien.*»

Le nom de Jaccottet demeurera lié à une entreprise de traduction qui relève de l'exploit littéraire : la version française du chef-d'œuvre de Robert Musil, *L'Homme sans qualités*. Un monument du *xx<sup>e</sup>* siècle, au même titre que *l'Ulysse* de Joyce ou que *La Recherche* de Proust, dont Jaccottet restitue les plus subtiles tonalités et l'architecture complexe. Une voix sourde et discrète pour mieux faire entendre «*la voix native du poème étranger*». ●

## À LIRE

**Son œuvre**  
notamment  
éd. Gallimard,  
éd. Le Bruit  
du Temps,  
éd. Fata Morgana.  
Un volume  
de la Pléiade,  
avec **La Semaïson**,  
**La Promenade**  
**sous les arbres**,  
**Paysages avec**  
**figures absentes...**  
**Le Dernier Livre**  
**de Madrigaux**  
(poèmes)  
et **La Clarté**  
**Notre-Dame**  
(prose),  
éd. Gallimard,  
parution le 4 mars.